



Le lapin dans tous ses états

Il s'en est fallu d'un poil que je cuisine un lapin aux amis qui viennent dîner ce soir. J'avais prévu le vin, les légumes qui le mettraient en valeur... Et puis, j'ai changé d'avis. C'est que j'avais, entre-temps, mis la main sur *Le Pire Ami de l'homme* (Ed. Les Empêcheurs de penser en rond / La Découverte) 176 p., 13 €), formidable histoire de l'espèce écrite à quatre mains par Catherine Mougenot et Lucienne Strivay. Non pas que ces deux chercheuses, respectivement sociologue et anthropologue, m'aient sciemment découragée de manger la bête. Là n'est pas leur propos. Mais leur livre est si foisonnant, si passionnant, il relate si bien l'incroyable saga qu'a connue *Oryctolagus cuniculus* – tel est le nom latin du lapin – à travers siècles et espaces... que l'appétit m'en est passé.

Au commencement était la garenne : lande, garrigue ou forêt, toute terre au sol pauvre dans laquelle l'animal aux longues oreilles peut établir ses pénates souterrains. Le mot est

devenu si courant que les chasseurs, désignant tout ensemble le milieu et l'espèce, parlent « du » garenne pour évoquer leur gibier favori. Mais la garenne (ou « varenne », du germanique *war*, « défense »), à l'origine, représentait un mode d'élevage en semi-liberté, une « pratique préfigurée par les Romains, poursuivie par les nobles jusqu'à la Renaissance, et au-delà par les sociétés modernes et contemporaines ». Moyen optimal d'élever l'animal, elle contribua mieux que tout à le rendre indissociable de l'aventure humaine. Lui qui n'existait autrefois que dans le sud de la péninsule Ibérique, aurait-il pu, sans elle, s'aventurer dans le monde ? Peupler tous les continents, Antarctique excepté ?

Très vite alors, tout se ramifie. A la fois sauvage et domestique, prise pour sa fourrure comme pour sa chair, sacrifiée en laboratoire, choyée dans les foyers, l'espèce échappe aux simplifications, aux chemins trop directs.

JEANNOT LAPIN ET NOUS HABITONS LE MÊME MONDE, PARTAGEONS LES MÊMES ERRANCES.

On l'introduit à grand-peine sur le sol australien : le lapin y devient une nuisance. Un pédiatre français teste contre lui le virus de la myxomatose : des millions de bêtes y succombent en Europe occidentale, déclenchant les protestations des défenseurs des animaux. On apprend à cohabiter avec lui : c'est alors le grignotage des campagnes qui semble avoir raison de son inépuisable prolixité... Et voilà qu'on regrette ses services « écologiques » et qu'on lui ménage une garenne d'opérette au rond-point parisien de la porte Maillot !

Bref : Jeannot Lapin et nous habitons le même monde, partageons les mêmes errances, les mêmes contradictions. Ce livre, constatent M^{mes} Mougenot et Strivay, a été construit « avec seulement un début, mais sans milieu ni fin, avec des entrées multiples, comme un rhizome animal : c'est un terrier ». On en redemande. ■

vincent@lemonde.fr